

APPENDICE

La flagellation publique. — Brutalité des foules. — M^{me} Limouzin. —
Un scandale au bal de l'Internat, — Femmes fouettées par des mi-
neurs en grève. — Conclusion.

Par cette désignation, nous n'entendons point la fessée donnée à un enfant devant témoins; mais celle infligée à des adultes; c'est ainsi que, sous la Terreur, Théroigne de Méricourt fut publiquement fessée par les tricoteuses, que des religieuses furent fouettées par des dames de la halle, etc., etc.

De nos jours, ces événements sont rares, car ces exécutions sont l'apanage des foules en effervescence. Rien n'est plus stupide et plus dangereux que les foules : elles s'enthousiasment ou elles s'affolent sans motif et par contagion. Qu'un individu soit poursuivi, ceux qui le verront arrêter voudront l'écharper avant de savoir quel délit lui est reproché. Le fait a d'ailleurs été trop souvent constaté et commenté pour qu'il soit utile d'y revenir. La fessée publique est donc rare de nos jours; néanmoins, on peut citer des exemples : La femme Limouzin, morte récemment, et qui eut son heure de célé-

brité au moment du scandale des décorations, à la fin de la présidence de M. Grévy, voulut à cette époque battre monnaie avec sa célébrité et ouvrir un cabaret sur la rive gauche. Elle fut un jour reconnue près de l'Odéon par quelques étudiants et huée; elle voulut s'enfuir, mais une bande toujours grossissante la poursuivit, assez lâchement d'ailleurs, et l'atteignit bien vite. Une voix cria qu'il fallait la fouetter...; elle fut aussitôt saisie, troussée honteusement, et vingt mains s'abattirent sur elle; les gardiens de la paix arrivés au pas de course ne purent qu'interrompre la correction mais non l'empêcher, tant l'agression avait été soudaine.

Il nous faut relater aussi un incident plus scandaleux et réellement abominable, sur lequel on chercha à faire le silence à l'époque.

Le fait se passa à un bal de l'Internat, vers 1883, si nos souvenirs sont exacts. Ce bal, qui se donne annuellement à Bullier, à l'occasion du concours de l'Internat des hôpitaux, n'est pas public, mais ouvert aux seuls étudiants. Il était de tradition autrefois, et même encore maintenant, que dans ce bal la licence la plus absolue régnât en maîtresse, les femmes levant la jambe très haut, et, dépourvues du pantalon de rigueur, étalaient publiquement leurs charmes; certaines faisant voler leurs vêtements par-dessus leurs têtes, couraient dans ce costume pittoresque, mais léger, et quant aux hommes, leur tenue, pour un certain nombre, n'était pas beaucoup plus correcte, et il se dansait des quadrilles que la décence ne nous permet pas de décrire.

Cette fois-là, les obscénités habituelles se compliquèrent de violences ; on voulut faire franchir une balustrade à certaines femmes ; plusieurs s'y refusèrent, des injures s'échangèrent, puis des coups ; plusieurs femmes saisies par des bandes de jeunes gens eurent leurs vêtements relevés et furent fouettées, aux grands éclats de rire de l'assistance ; d'autres, qui avaient protesté, furent saisies à leur tour et subirent le même sort ; certaines même qui étaient au bras d'un amant ou d'un camarade en furent arrachées de force et furent également fouettées ; bref, ce fut dans toute la salle une poursuite ignoble par des bandes en rut ; certaines femmes furent étendues sur des banquettes ou des tables, maîtrisées et durent subir cette ignominieuse opération désignée sous le nom de « la visite », en terme médico-policier. Il se trouva néanmoins un certain nombre de jeunes gens qui essayèrent de mettre un terme à ces turpitudes en frappant les agresseurs à grands coups de canne ; le sang coula ; enfin la police intervenant, les coupables s'esquivèrent en masse. Plusieurs femmes durent être soignées chez des pharmaciens ; une qui était enceinte fit une fausse couche !

Le silence se fit autour de cette affaire. Seul, un journal socialiste, le *Cri du Peuple*, dénonça le scandale en termes indignés. Il y eut, paraît-il, un commencement d'enquête qui n'aboutit pas ; mais, les années suivantes, des mesures sérieuses furent prises pour éviter le retour de pareils événements.

Lors des dernières grèves du Nord, les grévistes

semblèrent vouloir remettre en usage ces exécutions renouvelées de la Révolution. Dans différentes localités, des femmes de « jaunes », c'est-à-dire dont les maris avaient continué le travail et qui continuaient elles-mêmes à travailler à la mine furent, en rentrant chez elles, saisies par des grévistes, hommes et femmes, mises « le cul en l'air » pour nous servir de l'expression usitée par les exécuteurs eux-mêmes, et furent fouettées aux applaudissements d'une assistance ravie. Comme ces fessées s'étaient un peu trop fréquemment renouvelées, l'opinion publique s'en émut et l'affaire fut portée à la tribune de la Chambre. Un député socialiste prit même la chose assez gaiement et dit qu'il n'était pas nécessaire de faire tant de bruit, parce que trois ou quatre femmes avaient reçu quelques claques sur les fesses !

.